



PETER MAY
**TEMPÊTE SUR
KINLOCHLEVEN**

ROVERGUE
NOIR

Présentation

Cameron Brodie est un flic de Glasgow. Un veuf solitaire qui, comme tout le monde, endure les effets du changement climatique : avec la perturbation des courants océaniques, l'Écosse est devenue en ce milieu du vingt et unième siècle une terre quasi polaire. Quand son chef lui demande de se rendre dans les Highlands où le corps d'un journaliste d'investigation a été retrouvé dans un tunnel de glace, Brodie décide d'accepter cette improbable mission. C'est que son médecin vient de lui annoncer qu'il ne lui reste que six mois à vivre et qu'aller à Kinlochleven est son unique chance de revoir Addie, sa fille unique, avec laquelle il n'a plus aucun contact depuis dix ans. Et c'est justement Addie qui a découvert la dépouille de Charles Younger.

Dans ce passionnant roman qui dépeint un futur proche terriblement vraisemblable, Peter May nous immerge dans des paysages aussi grandioses qu'inquiétants. Quels dangereux secrets recèlent ces montagnes lointaines et inhospitalières, qui ont conduit au meurtre d'un homme atteint d'étranges lésions pulmonaires ? Quel dialogue un père et une fille séparés par des années d'incompréhension vont-ils parvenir à nouer ? Avec maestria, Peter May emporte son lecteur dans un maelstrom de rebondissements et d'émotions.

Peter May est l'auteur de la célèbre trilogie écossaise (*L'Île des chasseurs d'oiseaux*, *L'Homme de Lewis*, *Le Braconnier du lac perdu*). Traduite dans le monde entier, son œuvre est disponible dans son intégralité aux Éditions du Rouergue.

Du même auteur

Dans la collection Rouergue noir

Un chemin sans pardon (2023)

Quarantaine (2021)

Rendez-vous à Gibraltar (2020)

La Petite Fille qui en savait trop (2019)

Je te protégerai (2018)

Les Disparus du phare (2016)

Les Fugueurs de Glasgow (2015)

L'Île du serment

(2014, Trophée 813 du meilleur roman étranger 2015)

Scène de crime virtuelle (2013, Babel 2015)

Trilogie de Lewis

La Trilogie écossaise, édition intégrale (2014)

L'Île des chasseurs d'oiseaux

(2010, Prix Cezam des lecteurs 2011)

L'Homme de Lewis

(2011, Prix des lecteurs du Télégramme 2012)

Le Braconnier du lac perdu

(2012, Prix Polar International du festival de Cognac 2012)

Série chinoise

La Série chinoise, édition intégrale, volume I (2015)

La Série chinoise, édition intégrale, volume II (2016)

Meurtres à Pékin (2005, Babel 2007)

Le Quatrième Sacrifice (2006, Babel 2008)

Les Disparues de Shanghai (2006, Babel 2008)

Cadavres chinois à Houston (2007, Babel 2009)

Jeux mortels à Pékin (2007, Babel 2010)

L'Éventreur de Pékin (2008, Babel 2011)

Dans la collection Assassins sans visages, les enquêtes d'Enzo Macleod

Assassins sans visages, tome 1 (2023)

La Gardienne de Mona Lisa (2022)

Un alibi en béton (2020, Rouergue en poche 2022)

Trois étoiles et un meurtre (2019, Rouergue en poche 2020)

L'Île au rébus (2017, Rouergue en poche 2018)

La Trace du sang (2015, Rouergue en poche 2017)

Terreur dans les vignes (2014, Rouergue en poche 2016)

Le Mort aux quatre tombeaux (2013, Rouergue en poche 2015)

Livre illustré

L'Écosse de Peter May (2013)

Graphisme de couverture : Odile Chambaut

Image de couverture : © Chris Houston Photography

Titre original : *A Winter Grave*

© Peter May, 2023

© Éditions du Rouergue, 2024, pour la traduction française
www.lerouergue.com

PETER MAY

**TEMPÊTE SUR
KINLOCHLEVEN**

Traduit de l'anglais (Écosse) par Ariane Bataille

**ROUERGUE
noir**

*À la mémoire de Stephen Penn,
Mon meilleur et plus vieil ami
1951-2022
RIP*

En 1990, alors que la sonde spatiale Voyager 1 était sur le point de quitter le système solaire, Carl Sagan – membre de l'équipe d'imagerie de la mission – a demandé que la caméra soit retournée pour jeter un dernier coup d'œil à la Terre. La photo qu'elle a prise de notre monde, petite tache inférieure à 0.12 pixels, est devenue un cliché iconique : « le point bleu pâle ».

Plus tard, en réfléchissant à ce grain de poussière dans son livre *Pale Blue Dot: A Vision of the Human Future in Space*, paru en 1994, Sagan a écrit : « Il n'y a peut-être pas de meilleure démonstration de la folie de la vanité humaine que cette image lointaine de notre monde minuscule. Pour moi, elle met en évidence notre devoir de mieux nous comporter les uns envers les autres, et de préserver et chérir le point bleu pâle, seul foyer que nous ayons jamais connu. »

Prologue

Novembre 2051

Peu de choses intensifient davantage la conscience de votre propre condition de mortelle qu'une confrontation avec la mort. Mais pour l'instant une telle rencontre est la dernière chose à laquelle pense Addie, aussi sera-t-elle prise au dépourvu par la suite des événements.

Elle se sent indécise. Une journée pareille devrait lui remonter le moral. Elle a presque atteint le sommet. Le vent est froid mais le ciel d'un bleu cristallin et, en contrebas, le soleil d'hiver dépose son or sur le paysage. Pas tout le paysage. Seulement là où il s'élève au-dessus de l'ombre projetée par les cimes qui l'entourent. À son extrémité est, le loch voit rarement le soleil au milieu du mois de novembre. Plus à l'ouest, il finit par émerger dans sa lumière, étinceler d'un bleu profond, comme du verre taillé, constellé d'éclats scintillants. Une très légère brume plane à la surface, presque spectrale dans les rayons obliques du milieu de la matinée. Le vent soulève la neige fraîche,

la souffle en poussière le long de la crête qui serpente en direction du nord.

Mais Addie reste aveugle à tout cela. Préoccupée par une fatalité dont elle semble incapable de changer le cours. De telles choses, pense-t-elle, doivent être fixées à l'avance. Le chagrin, un état naturel interrompu par de rares instants de plaisir imprévus.

Le vent gonfle sa parka en duvet North Face en même temps que ses poumons. Son sac à dos, avec le thermos de café au lait et les sandwichs au fromage soigneusement rangés, appuie légèrement sur ses épaules ; dès qu'elle oblique vers le nord, il accroche un peu la brise. Les cimes des Mamores ondulent autour d'elle, presque toutes sont des munros¹ ; au loin, le soleil caresse le sommet de l'imposant Ben Nevis, la plus haute montagne d'Écosse, point culminant des îles britanniques – désormais un peu rapté par l'élévation du niveau de la mer.

Elle s'arrête un moment, regarde en arrière. Et vers le bas. Elle ne voit plus les maisons blotties en petits arcs de cercle autour de l'extrémité du loch où elle habite. Kin est le mot gaélique pour tête, extrémité. D'où le nom du village : Kinlochleven. Le village au bout du loch Leven.

Quelque part sur sa gauche, miroite le Blackwater Reservoir, la retenue du barrage, d'où partent les six énormes conduites noires posées côte à côte qui descendent en zigzag vers la vallée et l'usine hydraulique située au-dessus du village. Ici et là, une fuite laisse échapper en l'air un jet d'eau sous pression qui, pris dans le soleil, se transforme en un arc-en-ciel miniature.

Puis elle se concentre sur le but de son escalade. Une ascension qu'elle effectue une fois par semaine pendant les

¹ Sommet d'Écosse dont l'altitude est supérieure à 3 000 pieds, soit 914,40 mètres (toutes les notes sont de la traductrice).

mois les plus froids de l'hiver pour vérifier l'état de la fragile petite station météorologique qu'elle a installée – elle réfléchit un instant – il y a maintenant six ans. Juste avant d'être enceinte. Cinquante kilos de structure et d'éléments métalliques portés sur le dos en trois voyages, au cours des mois d'été les plus cléments. Un trépied boulonné dans la roche, des capteurs fixés sur un mât central. Température de l'air, humidité relative. Vitesse et direction du vent. Ultraviolets, rayonnement visible et infrarouges. Panneaux solaires, antenne radio, appareil de communication par satellite. Une boîte en métal ancrée dans le grès recristallisé en quartzite blanc du sommet. Elle contient l'enregistreur de données, le capteur de pression, des radios et une batterie. Addie s'étonne toujours que tout cela résiste là-haut, dans cet environnement des plus inhospitaliers.

Il lui faut moins de quinze minutes pour dégager la neige et la glace autour des capteurs, et vérifier que tout fonctionne normalement. Quinze minutes durant lesquelles elle n'a pas à penser à autre chose. Quinze minutes d'évasion de sa dépression. Quinze minutes d'oubli.

Une fois qu'elle a fini, elle s'accroupit sur la boîte en métal et plonge la main dans son sac pour en sortir les sandwiches jetés ensemble à la hâte, et le café chaud, sucré, qui les accompagnera. Elle ne parvient pas à empêcher ses pensées de se focaliser de nouveau sur toutes ces choses qui la perturbent depuis quelques mois. Elle ferme les yeux, comme si cela pouvait les chasser, mais elle porte sur elle sa dépression comme le sac sur son dos. Si seulement elle pouvait l'enlever aussi facilement de ses épaules quand elle rentre à la maison.

Elle se relève avec raideur et se tourne face au nord, vers le cirque qui descend de la courbe du sommet. Coire an dà Loch. Le cirque des Deux Lochans. Elle voit, au pied de la pente, la lumière du soleil se refléter sur les deux petits

lochs qui lui ont donné son nom, et commence à descendre prudemment la crête ouest. Il n'y a qu'une fine couche de neige ici, où le vent l'a soufflée vers l'intérieur du cirque ; les rochers et la végétation affleurent à la surface comme une espèce de dermatite atopique.

Avant le Grand Changement, les névés s'étaient raréfiés sur les plus hautes montagnes écossaises. Il y a trente ans, ils avaient presque tous disparu. Maintenant, ils sont de plus en plus étendus, et de plus en plus nombreux à tenir tout l'été dans les cirques orientés au nord et à l'est. Fondant et gelant, fondant et gelant, jusqu'à devenir aussi durs que de la glace, indifférents aux températures estivales en baisse. Addie avait vu ce névé du Coire an dà Loch se rétrécir et s'élargir au fil des saisons, pour finir par devenir plus vaste chaque année. La prochaine tempête de neige l'ensevelirait, et le rendrait sans doute invisible jusqu'à la fin du printemps.

Mais aujourd'hui, il y a quelque chose de différent. Un vide béant à son extrémité supérieure. Comme l'entrée d'une caverne disparaissant dans l'obscurité. Peut-être était-ce là à sa dernière visite et ne l'avait-elle tout simplement pas vu. Dissimulé, peut-être, sous la neige que des vents violents avaient soufflée. En tout cas, ça l'intrigue. Elle a entendu parler des tunnels de neige. Dans les périodes de radoucissement comme celles qu'ils viennent de connaître, l'eau de fonte descend dans les cirques et creuse un tunnel sous la glace des névés.

Oubliant ses problèmes, elle glisse de la crête dans le cirque. La neige qui remplit cette combe étroite est parsemée de rochers dépassant du pierrier accumulé dessous, et l'oblige à progresser en faisant très attention, jusqu'à l'endroit le plus épais et le plus gelé du névé. Vingt mètres de long, sept ou huit mètres de large. Peut-être deux et demi de profondeur. Elle arrive au pied, pivote et se retrouve

face au premier tunnel de neige de sa vie. Elle en a le souffle coupé. Une arche de cathédrale parfaite formée de larges alvéoles géométriques de stalactites de glace naissantes au-dessus du rocher et de la végétation noircie. La lumière provenant de l'extrémité supérieure du tunnel l'inonde comme l'eau avant elle, et colore la glace en bleu. C'est assez grand pour qu'Addie puisse ramper à l'intérieur.

Vite, elle se débarrasse de son sac, plonge la main dans une des poches pour en retirer son appareil photo, et se laisse tomber sur les genoux avant de s'engager prudemment à l'intérieur. Elle s'arrête plusieurs fois pour prendre des photos. Et aussi un selfie, avec le tunnel fuyant derrière elle. Mais elle veut également enregistrer la couleur et la structure de l'arche ; elle se met sur le dos afin de pouvoir prendre des clichés du plafond et de l'ensemble en pleine lumière.

L'homme est juste au-dessus d'elle, encastré dans la glace. Équipé de vêtements d'escalade que, de façon incongrue, elle juge totalement inadéquats. Allongé sur le ventre, les bras le long du corps, la bouche et les yeux grands ouverts, il la fixe exactement comme s'il était toujours vivant. Mais ses poumons ne respirent pas, ses yeux ne voient pas. L'écho du cri d'Addie résonne dans tout le Coire an dà Loch.

Chapitre 1

CINQ JOURS PLUS TÔT

La Haute Cour de Justice de Glasgow était un édifice impressionnant, encore plus depuis son ravalement à la fin du vingtième siècle. Un monument célèbre pour son importance historique. Très peu de gens célèbres, en revanche, en avaient franchi le portique d'entrée. Juste une longue liste d'individus, surtout des hommes, engoncés dans des costumes auxquels ils n'étaient pas habitués, et amenés à en porter d'un genre très différent après la condamnation prononcée par le Lord Justice General ou le Lord Justice Clerk ou, plus vraisemblablement, l'un des trente-cinq Lords Commissioners of Justiciary.

Au fil des ans, l'inspecteur Cameron Brodie avait témoigné à de nombreuses reprises dans ses différentes salles d'audience. Il s'était accoutumé à l'odeur de la justice dispensée par des hommes et des femmes en perruque et robe noire, du haut de leurs bancs de chêne sous les puits de

lumière artificielle. La justice, d'après lui, sentait le produit de nettoyage, l'urine et l'alcool éventé, plus, parfois, une bouffée de lotion après-rasage.

Dehors, dans Saltmarket, il faisait froid, la pluie coulait d'un ciel de plomb comme presque tous les jours. Mais dans la salle d'audience où un certain Jack Stalker, alias le Beanstalk¹, était accusé de meurtre au premier degré, le feu des débats avait réchauffé l'air, et toute cette eau de pluie introduite avec les imperméables et les parapluies avait élevé le taux d'humidité. Flanqué de deux policiers, Stalker était assis sur le banc des accusés, homme gris, la trentaine, visage profondément grêlé, cicatrice livide en travers du sourcil gauche. Cheveux clairsemés tirés en arrière et plaqués sur le crâne par une huile nauséabonde que Brodie imaginait pouvoir détecter depuis la barre des témoins, par-dessus l'odeur de la justice institutionnelle.

L'avocat de Stalker, le vieil Archibald Quayle, était réputé pour avoir défendu plus de cinq cents meurtriers, encore plus que le légendaire Joe Beltrami, au vingtième siècle. Et Brodie voyait en lui, malgré la sueur qui s'accumulait de façon comique dans les replis de son cou et de son menton, un redoutable adversaire.

Quayle s'était écarté de la grande table carrée située sous l'estrade où siégeaient les avocats et leurs assistants, et s'inclinait maintenant entre le jury et le témoin. Il affichait l'air condescendant d'un homme suprêmement convaincu de sa capacité à obtenir un acquittement, et qui ne comprenait d'ailleurs même pas comment cette affaire avait pu être portée devant les tribunaux.

Pour Brodie, la culpabilité de Stalker ne faisait aucun doute. Il avait été filmé par une caméra de sécurité haute définition CCTV en train de frapper sa victime à coups de

¹ Le haricot magique.

ped jusqu'à ce que mort s'ensuive, en haut de la digue nord de la Clyde, près du centre de conférences.

Quayle tourna vers Brodie un regard sombre, pénétrant.

— Quels témoins en relation avec l'agression présumée avez-vous interrogés, inspecteur ?

— Aucun, Maître.

Feignant la surprise, Quayle haussa les sourcils.

— Et pourquoi donc ?

— Nous n'en avons pas trouvé. Les faits se sont déroulés au petit matin. Apparemment, il n'y avait personne d'autre dans le voisinage.

L'avocat de la défense fit mine de consulter ses notes.

— Et quelle preuve médico-légale détenez-vous pour suspecter mon client d'avoir commis ce crime odieux ?

— Aucune, Maître.

Les sourcils se relevèrent de nouveau.

— Mais vos experts ont dû recueillir des indices sur la victime et sur la scène de crime.

— En effet.

— Qui ne correspondent pas avec ce que vous avez trouvé sur l'accusé.

Un constat, pas une question.

— Il nous a fallu près de deux jours pour mettre la main sur Stalker. Il avait eu amplement le temps de se débarrasser de tout ce qui aurait pu le lier au meurtre.

— Et comment l'avez-vous trouvé ?

— On s'est renseigné. Il était connu de nos services, Maître.

Quayle fronça les sourcils.

— Connu de vos services ? Comment ?

Brodie prit son temps avant de répondre. Il n'allait pas tomber dans le piège de Quayle. Il déclara d'un ton neutre :

— Je crains qu'en raison de la loi de 1974 sur la réhabilitation des délinquants, je ne puisse pas le dire.

Ce qui suscita des sourires autour de la table des avocats, et un regard noir de la part du juge.

Quayle ne se démontra pas.

— Vous vous êtes renseigné, dites-vous. Auprès de qui ?

— De partenaires connus.

— Vous voulez dire des amis ?

— Oui.

— La victime, aussi, était un ami, n'est-ce pas ?

— Je crois qu'ils avaient partagé autrefois le même logement.

— Des colocataires ? demanda Quayle avec une fausse naïveté.

Une fois de plus, Brodie marqua une pause.

— On peut voir ça comme ça ; je n'ai pas à faire de commentaire.

Quayle ignora l'impertinence de l'inspecteur et retourna d'une démarche assurée vers sa chaise.

— Donc, la seule preuve en votre possession contre l'accusé est la vidéo CCTV que le procureur a présentée à la Cour ?

— C'est suffisamment accablant, je pense ?

— Quand je voudrai connaître votre opinion, inspecteur, je vous la demanderai.

Il se tourna avec dédain vers le juge.

— Votre Honneur, m'autoriseriez-vous à demander à la Cour de repasser une fois de plus la Projection Cinq A ?

Le juge jeta un coup d'œil au procureur, qui haussa les épaules. Après tout, cela ne pouvait que confirmer l'accusation.

— Je n'ai pas d'objection, Votre Honneur, dit-il.

De grands écrans installés sur les quatre murs scintillèrent, et le meurtre de l'infortuné Archie Lafferty repassa pour la énième fois dans tous ses détails. Une altercation quelconque était en cours. Sous les fenêtres, de l'autre côté du fleuve, du commissariat de Pacific Quay dont les lumières

se reflétaient sur les eaux noires et rapides de la Clyde. La digue de la rive nord était déserte, hormis les deux antagonistes. Stalker hurlait au visage de Lafferty. On pouvait presque distinguer la salive sur ses lèvres. Puis, des deux mains, il repoussait la poitrine de Lafferty, qui reculait en chancelant et en gesticulant frénétiquement comme s'il protestait de son innocence face à une quelconque accusation. Une autre poussée et il perdait l'équilibre, tombait en arrière, sa tête heurtant les pavés. Assez fort, confirmerait plus tard le médecin légiste, pour causer une fracture du crâne, apparemment sans perte de connaissance. Lafferty était plus que conscient des coups de pied vicieux de son agresseur qui pleuvaient sur lui puisqu'il se recroquevillait en position fœtale pour se protéger la tête et la poitrine. Mais Stalker était impitoyable et, quand son pied droit réussissait finalement à percer la défense de Lafferty et l'atteignait en pleine face, on voyait le jet de sang qui en giclait.

Les coups de pied continuaient pendant plusieurs minutes insoutenables, longtemps après que Lafferty avait cessé de se défendre ; allongé sur les pavés, il encaissait les coups répétés et perdait son sang. Stalker paraissait y prendre du plaisir, mettant toute son énergie dans chaque frappe jusqu'à ce qu'il se redresse enfin en haletant et regarde sa victime de haut avec un mépris manifeste. Lafferty était presque certainement mort alors. Stalker tournait les talons puis disparaissait rapidement hors champ. Les écrans scintillèrent et la vidéo s'arrêta.

Brodie avait beau l'avoir regardée maintes fois, il fut comme toujours parcouru d'un frisson d'inquiétude. Le silence plana quelques instants sur le tribunal avant que Quayle ne dise avec désinvolture :

— Ce sera tout, inspecteur.

Brodie n'en revenait pas. Quayle concluait son contre-interrogatoire avec une rediffusion du meurtre, consolidant

la culpabilité de son client dans les esprits de tous les hommes et femmes présents dans la salle d'audience. Il se leva, descendit de l'estrade et se dirigea vivement vers la porte.

Tiny l'attendait dans le hall. L'inspecteur Tony Thomson était un homme si mince que ses vêtements n'avaient pas l'air d'être portés mais plutôt suspendus sur lui. Il mesurait bien deux mètres, d'où son surnom de Tiny, mini, et il avait beau baisser la voix, elle résonnait tout autour des carrelages et des plâtres peints de cette salle séculaire.

— Ça n'a pas duré longtemps, mon pote. Viens, une tourte et une pinte nous attendent au Sarry Heid.

Il se dirigea vers la porte donnant sur la rue. Mais comme Brodie ne faisait pas mine de le suivre, il s'arrêta et le regarda :

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Brodie secoua la tête.

— Il y a quelque chose qui cloche, Tiny.

— Quoi ?

— Quayle m'a gardé moins de cinq minutes à la barre, et il a passé la majeure partie du temps à repasser la vidéo de la CCTV.

Tiny fronça les sourcils.

— Quoi ? De son plein gré, il a montré au jury son client en train de tabasser ce pauvre mec, *encore* ?

Brodie hocha la tête :

— J'y retourne.

Quelques têtes pivotèrent quand la porte grinça ; Brodie, suivi de Tiny, entra sur la pointe des pieds dans la salle d'audience pour trouver deux places dans la tribune bondée réservée au public. Le procureur se détourna à moitié et lui adressa un froncement de sourcils interrogateur. Brodie haussa les épaules.

Quayle était de nouveau debout.

— Votre Honneur, j'ai un seul témoin. J'appelle M. Raphael Johnson.

L'auxiliaire de justice revint peu de temps après avec le témoin à qui il fit signe d'approcher de la barre. Raphael Johnson avait tout au plus vingt-sept ou vingt-huit ans, une peau boutonneuse d'adolescent et une épaisse tignasse brune retombant sur ses épaules étroites. Son T-shirt, sous un blouson en cuir à capuche, était orné du logo rouge délavé de quelque créature inidentifiable crachant du feu. Son jeans était élimé aux genoux et plié en accordéon sur des baskets montantes redevenues à la mode. Brodie nota les doigts et le pouce tachés de nicotine, les yeux injectés de sang, les narines rougies trahissant une relation probable avec une certaine poudre blanche. Mais peut-être Brodie se montrait-il injuste envers lui. Peut-être était-il tout simplement enrhumé, ou se remettait-il du dernier variant de la Covid. Difficile de faire la différence à présent.

Il confirma solennellement au lieu de prêter serment. Quand on le pria de dire à la Cour qui il était, il se donna le nom de Raff, et se décrivit comme informaticien spécialisé dans la manipulation audiovisuelle.

— Qui est votre employeur ? lui demanda Quayle.

— Je suis indépendant, mec.

— Vos qualifications ?

— Diplôme de premier cycle en science informatique de l'université de Strathclyde.

— Parlez-moi de ce procédé de manipulation vidéo appelé *deepfake*.

Raff poussa une espèce de grognement.

— Personne n'appelle plus ça comme ça, mec. Masquage neuronal. C'est ce qu'on dit aujourd'hui.

— Racontez-nous.

Le procureur se leva.

— Objection, Votre Honneur. Quel lien avec l'affaire ?

— J'y viens, dit Quayle en dressant un doigt en l'air.

Le juge hochait la tête.

— Soyez bref, alors, monsieur Quayle.

Quayle opina et revint au témoin :

— Monsieur Johnson ?

— Cette technologie a au moins trente-cinq ans. Née quelque part au début des années 2010, avec le développement des GANs.

— Qui sont ?

— Ben, les *generative adversarial networks*, les réseaux antagonistes génératifs, dans lesquels deux réseaux neuronaux utilisent l'IA pour entrer en compétition.

Il était manifeste que personne, dans la salle d'audience, n'avait la moindre idée de ce dont il parlait. Pour essayer de se monter utile, le juge se pencha en avant et dit :

— J'imagine que vous voulez parler d'intelligence artificielle ?

— Oui, Votre Honneur. C'est un peu compliqué à expliquer, mais on parle de vidéo, ici, et ce que faisaient les GANs c'était juste produire de fausses vidéos qui passaient pour vraies. Les deux réseaux neuronaux font des choses différentes. L'un des deux est un générateur, l'autre un discriminateur.

— Et en termes profanes ? demanda Quayle qui espérait un peu plus de clarté.

— Eh bien, au début, on utilisait un GAN pour incruster des visages de célébrités sur ceux d'acteurs porno. On donnait au générateur quelques vidéos, ou même des photos du visage d'une célébrité, et il l'incrétait parfaitement sur l'acteur porno cible. Vous, ou moi, on aurait été incapables de le deviner. Mais le discriminateur scannait la vidéo, et il y détectait des tas de défauts. Le générateur en tirait la leçon, il recommençait et laissait le discriminateur la scanner à nouveau. Le processus se répétait de multiples fois jusqu'à ce qu'il devienne finalement impossible de deviner que la vidéo n'était pas authentique.

— Et c'est toujours utilisé dans ce but ?

— Nan, répondit Raff en secouant sa tignasse. Personne fait plus ça. Les logiciels ont progressé depuis. Aujourd'hui, les applications sont beaucoup plus sophistiquées.

— C'est-à-dire ?

— Vous avez sans doute lu qu'on commence à réaliser des films avec des acteurs qui sont morts depuis plusieurs années, des dizaines d'années même. Des grandes stars du passé. On emploie des acteurs inconnus pour le tournage, puis on incruste sur leurs visages ceux des morts. Bingo ! On a Cary Grant qui incarne le dernier Batman. Ou Marilyn Monroe qui joue son propre rôle dans un tout nouveau biopic. On peut faire la même chose avec les voix, aussi. Alors... (Il haussa les épaules.) La CGI a coulé.

Le juge se pencha de nouveau en avant :

— CGI ?

— *Computer-generated imagery*, les effets spéciaux numériques. C'est comme ça qu'on transformait une douzaine d'individus en une foule d'un millier de personnes dans les films, ou qu'une scène tournée en studio avait l'air de se passer aux Bahamas. Des trucs assez grossiers à côté de ce qui se fait maintenant.

Quayle s'éclaircit la gorge et ramena Raff en douceur vers son sujet.

— Ce masquage neuronal. À quel point est-il convaincant ?

Une expression amusée s'échappa des lèvres de Raff en un petit souffle d'air.

— Impossible de dire qu'une vidéo n'est pas authentique, mec. À moins de posséder la prochaine génération d'IA – qui n'existe même pas encore – aucun moyen de prouver que ce n'est pas l'originale.

Quayle hocha sagement la tête, comme s'il comprenait toutes les nuances de la technologie qui lui était décrite.

— Seriez-vous en mesure de nous montrer un exemple ?

— Ben, comme vous le savez, j'ai préparé une courte vidéo de démonstration.

Le procureur était de nouveau debout.

— Votre Honneur...

Le juge le devança :

— Monsieur Quayle, vous abusez de la patience de la Cour. Il vaut mieux pour vous que ce soit intéressant.

Mais il ne faisait aucun doute que le juge était aussi curieux de voir la vidéo de Raff que toutes les autres personnes présentes.

— Merci, Votre Honneur.

Quayle adressa un signe de tête à l'auxiliaire ; les écrans entourant la salle scintillèrent une fois de plus puis la vidéo de l'agression sur la digue commença.

Le juge fronça les sourcils.

— Ce n'est pas la bonne vidéo, Maître Quayle.

— Si, Votre Honneur, c'est la bonne, dit Quayle avec un sourire imperceptible.

Les regards détournés par cet échange se dirigèrent de nouveau sur les écrans au moment où Jack Stalker pivota pour faire face à sa victime, et où son visage était filmé pour la première fois en pleine lumière. Sauf que ce n'était pas Stalker. Un hoquet de surprise collectif et involontaire s'éleva de la salle quand l'inspecteur Cameron Brodie poussa Archie Lafferty avant de le bourrer de coups de pied sur la tête et le visage. C'était si convaincant que pas une seule personne présente dans le tribunal n'aurait pu jurer que ce n'était pas Brodie.

Ces mêmes regards s'arrachèrent à la vidéo pour le fixer, lui, Brodie, dans la tribune du public, avant de se reporter sur les écrans, ne voulant surtout rien rater. Brodie sentit son visage s'enflammer sous le coup du choc et de l'humiliation. Et de la colère.

Chapitre 2

SEPT JOURS PLUS TARD

Dès qu'elle touchait le sol, la pluie mélangée à la grêle gelait et le rendait glissant. L'épais nuage sulfureux qui recouvrait la ville laissait filtrer si peu de lumière qu'on aurait pu facilement se tromper en confondant le milieu de la matinée avec l'aube.

Au plafond, les lumières électriques allumées sur toute la longueur du couloir rendaient non seulement l'extérieur encore plus sombre mais transformaient les murs crème en surfaces vernies presque douloureuses pour les yeux. Brodie avançait à grandes enjambées en regardant par les fenêtres. La rivière, encore en crue, paraissait alanguie, sa course vers la mer ralentie par le flot remontant de l'estuaire.

La porte du DCI¹ était entrebâillée. Brodie entendait le cliquetis distant des claviers d'ordinateurs et un murmure de voix encore plus lointain. Il s'en dégagait une sensation de calme qu'il hésitait à rompre ; il frappa doucement.

¹ *Detective Chief Inspector* est l'équivalent d'inspecteur divisionnaire de police.

La voix qui répondit ne manifesta pas autant de délicatesse. Elle claqua comme un coup de fusil :

— Entrez !

Brodie entra ; le DCI Angus Maclaren leva les yeux de la paperasse qui ressemblait à un amas de neige sur son bureau. Il était en bras de chemise, sa cravate desserrée pendait à son cou, ses cheveux habituellement bien peignés retombaient en boucles sur son front. Il rejeta la mèche rebelle en arrière d'un geste négligent.

— Vous aimez la randonnée, à ce qu'on m'a dit, Brodie. Et aussi l'escalade. C'est vrai ?

Il y avait dans son ton une trace de condescendance, de scepticisme vis-à-vis du fait qu'une telle activité puisse attirer quelqu'un. Surtout l'un de ses policiers.

Né quatre ans avant le tournant du siècle, Brodie avait gravi les échelons à la force du poignet. Diplômé de l'école de police de Tulliallan, il était resté plus de dix ans en uniforme avant de passer les examens pour devenir enquêteur et se voir finalement admis au département des enquêtes criminelles avec le grade d'inspecteur. Deux promotions plus tard, il se retrouvait sous les ordres d'un officier supérieur de vingt-cinq ans son cadet, qu'une maîtrise en droit et en criminologie obtenue à l'université de Stirling avait propulsé directement au rang d'inspecteur. Un officier supérieur qui goûtait peu la méthode à *l'ancienne* de Brodie. Et encore moins, apparemment, sa passion pour la randonnée.

— Oui, monsieur.

C'était son père, veuf, soudeur au chômage licencié de l'un des derniers chantiers navals de la Clyde, qui l'avait emmené randonner pour la première fois dans les West Highlands, à l'âge de quatorze ans. Ils avaient pris le train de Queen Street à Arrochar pour aller escalader le Cobbler, aussi mal habillés que mal équipés. Le bon matériel coûtait cher, et son père avait très peu d'argent. Néanmoins,

ce premier aperçu des grands espaces sauvages lui avait transmis le virus ; dès qu'il avait commencé à être plus expérimenté, et à gagner sa vie, il s'était mis à prendre la sécurité plus au sérieux, et à passer tout son temps libre dans les magasins de sport de la ville. Quand son père, victime d'une attaque, s'était retrouvé à moitié paralysé, avant de mourir un an plus tard, il en avait été dévasté. Il avait tout juste vingt et un ans. Ses excursions du week-end dans les collines et les montagnes des Highlands devinrent alors une véritable obsession, une échappatoire à sa vie solitaire. Et depuis quelques années, une échappatoire à la vie elle-même.

Maclaren se recula dans son fauteuil et considéra son aîné d'un air pensif.

— Vous vous rappelez cette histoire dont les journaux parlaient il y a environ trois mois ? La disparition d'un reporter du *Scottish Herald* dans les West Highlands ?

Brodie ne s'en souvenait pas.

— Non, monsieur.

Agacé, Maclaren claqua la langue et poussa vers lui un dossier ouvert contenant des coupures de presse : *Herald*, *Scotsman*, *Record*. La plupart des autres quotidiens nationaux avaient fait faillite. En dehors de ces trois-là, et d'une poignée de journaux locaux, les gens tiraient leurs informations de la télé, d'Internet et des médias sociaux.

— Un policier moderne doit se tenir au courant de l'actualité, Brodie. Sinon, comment peut-on maintenir l'ordre dans une société ?

Supposant que la question était rhétorique, Brodie garda le silence, ce qui lui valut un regard irrité de Maclaren, comme si ce dernier y percevait une insolence muette.

— Charles Younger, dit-il. Le journaliste enquêteur du *Scottish Herald*. Spécialisé dans les scandales politiques. En août dernier, il est allé marcher dans la région du Loch

Leven, alors que, de toute évidence, il n'avait jamais randonnée de sa vie. Parti un jour, jamais de retour. Sans laisser la moindre trace. Jusqu'à aujourd'hui.

Il marqua une pause, comme s'il attendait que Brodie lui pose des questions. Rien ne venant, il soupira d'impatience et ajouta :

— Le corps de Younger a été découvert gelé dans un névé de la face nord du cirque de Binnein Mòr, au-dessus du village de...

Brodie l'interrompit pour la première fois :

— Je sais où se trouve le Binnein Mòr. J'ai escaladé presque toutes les montagnes de la région de Kinlochleven.

— Oui, c'est ce que j'ai entendu dire. Tous les munros des Mamores, je crois.

Brodie acquiesça d'un hochement de tête.

— Je veux que vous montiez là-haut pour vérifier.

— Pourquoi ceux d'Inverness ne s'en occupent-ils pas ?

— Parce que les deux policiers dépêchés sur place pour enquêter ont été tués quand leur drone s'est crashé dans une tempête de neige. Édimbourg nous a demandé d'envoyer quelqu'un à leur place. Et moi je vous le demande.

— Eh bien, vous devrez demander à quelqu'un d'autre, monsieur.

Maclaren pencha la tête ; Brodie vit des braises de colère s'allumer dans ses yeux.

— Et pourquoi donc, bordel ?

— J'ai un rendez-vous médical aujourd'hui, monsieur. Pour connaître les résultats des tests que j'ai passés à l'hôpital. Je vais sûrement avoir besoin d'un traitement.

Maclaren lui jeta un regard furieux avant de refermer d'un coup sec le dossier de coupures de presse et de le ramener vers lui.

— Pourquoi n'étais-je pas au courant ? lança-t-il sans manifester le moindre intérêt pour son état de santé.

— Vous le serez, monsieur. Quand j’aurai quelque chose à vous apprendre. (Il regarda sa montre.) Si vous n’avez rien d’autre à me dire, monsieur, je vais y aller. Il y a un briefing technique à dix heures trente, et je ne voudrais pas faire attendre le commissaire.

Tiny rejoignit son partenaire de longue date juste au moment où celui-ci pénétrait dans l’ascenseur et pressait le bouton du cinquième étage.

— Alors, qu’est-ce que tu lui as dit ?

— D’aller se faire foutre.

Tiny fit une grimace.

— Ouais, d’accord. Mais à part ça ?

— Que je ne voulais pas m’en occuper.

— Je pensais que tu aurais sauté sur l’occasion, vieux. C’est ton domaine, ça. Escalader les montagnes et tout.

Brodie haussa les épaules. Il n’allait pas entrer dans des détails médicaux, même avec son plus vieil ami.

— En plus, je croyais que ta fille vivait à Kinlochleven maintenant.

Brodie hochla la tête.

— Alors...

— Alors, c’est peut-être pour ça que je ne veux pas y aller.

Les portes de l’ascenseur s’ouvrirent, Brodie se dépêcha de sortir. Tiny lui emboîta le pas dans le couloir jusqu’à la salle de réunion située tout au bout et tint sa langue. La fille de Brodie était, il le savait, un sujet épineux sur lequel il valait mieux ne pas insister.

Dans la salle de réunion, il y avait une foule de policiers en uniforme et en civil venus assister à la présentation très attendue du nouveau kit de communication, une sorte de visiophone mobile ultraléger doué d’une puissance de traitement plus importante que la majorité des ordinateurs de

bureau. Tous étaient impatients d’y jeter un coup d’œil. Et d’en recevoir un.

Brodie et Tiny trouvèrent des chaises près de la fenêtre ; Brodie regarda dehors, l’autre rive de la Clyde. Le nouveau QG de la police de Glasgow avait été bâti sur Pacific Quay au début des années 2030 et, comme les complexes médiatiques voisins – la société publique, Scottish Broadcasting Corporation, et la Scottish Television, privée – il était enclavé entre les digues érigées dans les années 2040 en guise de protection contre les tempêtes et les raz-de-marée qui avaient submergé de larges zones au sud du fleuve. Malgré des changements radicaux dans l’administration territoriale depuis que le pays avait voté son indépendance à la fin des années 2020, Police Scotland était toujours une force centralisée.

Après la réadhésion du pays à l’Union européenne, soutenue par la France, le nouveau gouvernement écossais de Holyrood s’était restructuré en s’inspirant largement du modèle français. L’Écosse était maintenant découpée en quatre régions correspondant à peu près aux lignes de faille géologiques qui traversaient le pays en diagonale – Centre, Sud, Mid et Highland. Ces régions étaient divisées en départements administrés par des fonctionnaires nommés par le gouvernement, et les départements subdivisés en villes et cantons ruraux qui élisaient leurs propres maires. Les îles de l’Ouest et celles du Nord avaient été déclarées mini-régions distinctes semi-autonomes.

Tant de choses avaient changé au cours de la vie de Brodie qu’il avait du mal à suivre, et encore plus de mal à s’efforcer d’y trouver un intérêt.

La pluie qui ruisselait sur les vitres déformait les contours de l’Armadillo, de l’autre côté du fleuve. On distinguait à peine la grue de Finnieston. Au loin les immeubles bâtis sur la colline dominant Partick, le quartier dans lequel Brodie

habitait, formaient une tache rouille, quasiment absorbée par le ciel, en quelque sorte.

Un silence attentif se fit lorsque le commissaire entra dans la pièce, suivi d'un jeune homme à lunettes, en civil, dont les cheveux touchaient presque le col de sa veste. Il portait une grande boîte en carton sur laquelle le logo « iCom » était inscrit au pochoir. Les deux hommes s'installèrent, avec la boîte, derrière un bureau placé sous le tableau blanc du mur du fond. Le commissaire ôta son chapeau à carreaux et le posa devant lui. Il avait d'épais cheveux argentés et un menton brillant, rasé de près, bien dessiné. À peu près de son âge, estimait Brodie. Mais aujourd'hui, il y avait chez lui quelque chose de changé.

Comme s'il lisait dans ses pensées, le commissaire demanda :

— Combien parmi vous ont remarqué une différence dans mon apparence aujourd'hui ?

— Vous portez des lunettes, monsieur, lança Tiny.

Tiny avait pour les détails un œil que Brodie lui enviait.

— Exact, Thomson. Et pourtant, non. Ce ne sont pas des lunettes.

Il leva une main vers une branche et les éloigna de son visage, laissant en place les cambres enroulés autour des oreilles.

— Croyez-le ou non, les branches de cette paire de lunettes sont appelées des *temples*. Dans ces modules iCom, les *temples* se détachent des boucles des extrémités, et se rattachent magnétiquement. On peut les enlever comme ceci, ou les faire pivoter sur le front.

Il remit les lunettes sur son nez, puis les repoussa vers ses cheveux pour le démontrer.

— Si je demande à mon iCom d'assombrir les verres, j'ai l'air de porter des lunettes de soleil.

Sur un ton de commandement, il ordonna :

— iCom, fonce mes verres.

Ils s'assombrirent instantanément alors que le commissaire les replaçait devant ses yeux.

— Voilà. J'ai l'air cool, non ?

— Frimeur, lâcha quelqu'un en aparté, ce qui déclencha les rires dans la salle.

Soucieux de montrer qu'il avait lui aussi le sens de l'humour, le commissaire sourit. Puis, il leva une main vers son oreille droite et poursuivit :

— L'élément qui s'adapte dans et autour de chaque oreille traduit le son en vibrations silencieuses retraduites en sons par votre cerveau. Très net, très clair, et que personne ne peut entendre à part vous.

Il fit glisser son index de l'arrière de l'oreille à la courbe de sa mâchoire.

— Vous ne pouvez probablement pas le voir, parce qu'il est couleur chair et qu'il s'ajustera à la teinte de votre peau, quelle qu'elle soit. Mais il capte la vibration de votre mâchoire lorsque vous parlez et l'envoie en signal vocal via le réseau 15G de la police. Ainsi vous serez en communication bidirectionnelle constante avec la personne que vous appelez.

Il remonta les lunettes sur son front.

— Activez les lunettes et elles vous offrent un écran de réalité augmentée et réalité virtuelle permettant de recevoir des appels vidéo, de surfer sur Internet, ou d'interpréter le monde qui vous entoure. La reconnaissance faciale est instantanée. Tout fonctionne par commande vocale. (Il sourit.) Mais le plus extraordinaire : vous pouvez continuer à voir tout ce qui se passe derrière les verres. C'est juste une affaire de déplacement de focalisation. On s'y habitue très vite.

— Et quid de la vidéo bidirectionnelle ? demanda quelqu'un.

Le commissaire se tourna vers le jeune homme debout à côté de lui.

— Voici l'inspecteur Victor Graham de l'IT. Notre hacker en chef. Il vous l'expliquera mieux que moi.

Le hacker en chef ne sembla pas impressionné le moins du monde par son surnom. Il retira ses propres lunettes et suivit délicatement du doigt le contour des verres.

— Il y a huit mini-caméras intégrées aux bords. Elles scannent votre visage et réinterprètent les informations digitales afin d'envoyer une vidéo fidèle de votre portrait à votre interlocuteur. (Il remet ses lunettes.) Croyez-moi, la puissance de traitement de l'iCom est énorme, alimentée par des piles miniatures intégrées aux branches.

Il toucha les charnières inclinées là où les branches s'articulaient sur la monture :

— Vous disposerez de quatre-vingt-seize heures d'utilisation ininterrompue sans avoir à les recharger.

Le commissaire intervint à nouveau :

— Et maintenant, voici une fonction des plus intéressantes... (il sourit), qui devrait plaire à notre ami l'inspecteur Brodie.

Les têtes se tournèrent vers Brodie, qui sentit le rouge lui monter aux joues.

— Un logiciel de l'iCom permettra aux policiers de déterminer si la vidéo qu'ils sont en train de visionner est authentique ou non.

— Le processus est ultrarapide, et ce logiciel a une génération d'avance sur la concurrence. Il est infaillible.

— Vous pourrez donc savoir si l'actrice de vos vidéos pornos est réelle ou pas, dit le commissaire avec un grand sourire.

Une cascade de rires déferla dans la pièce. Il ajouta alors :

— C'est juste dommage qu'il n'ait pas été disponible la semaine dernière quand Brodie a foiré l'affaire contre

Jack Stalker. Ce salaud ne serait pas sorti libre du tribunal, hein ?

Brodie serra les mâchoires.

— Bon, maintenant, je vous laisse entre les mains de l'inspecteur Graham, qui va vous fournir tous les détails nécessaires et vous remettre vos iComs personnels. Si vous avez des questions, adressez-vous à lui. Mais si vous perdez ce putain de truc, vous aurez affaire à moi.

Il reprit son chapeau, le cala sur sa tête puis sortit de la salle d'un pas vif.

L'inspecteur Graham attendit qu'il soit parti pour dire :

— À moi aussi. Ces appareils relèvent de mon budget, et ils coûtent une putain de fortune.

Chapitre 3

Le ventilateur de la clim vrombissait avec un bruit de ferraille derrière la grille rouillée du plafond. La pluie tambourinait sur le Velux d'où tombait une lumière meurtrie. Le son de la télévision grand écran fixée en hauteur au fond de la salle d'attente en devenait à peine audible. Le long des trois autres murs, des chaises en plastique décolorées entouraient une table basse carrée croulant sous des magazines crasseux aux pages cornées. Brodie les imaginait contaminés par les bactéries invisibles et les infections virales des malades qui les avaient touchés.

Les murs tachés par l'humidité et rayés par les dossiers des chaises n'avaient pas été repeints depuis des années. Il n'y avait personne lorsque Brodie était arrivé, dégoulinant de pluie après une course périlleuse dans les rues inondées à bord du bateau taxi électrique qu'il avait pris depuis l'une des digues provisoires de la rive sud. Les bateaux privés à louer s'agglutinaient comme des bancs de poissons autour des digues.

Les immeubles en grès zébrés de pluie qui bordaient les rues avaient sur lui un effet déprimant. Dressés entre les

trouées, ils lui faisaient penser à des dents pourries dans un sourire triste. Abandonnés, comme les tours d'habitation et les logements sociaux plus récents. Les vitrines des magasins, condamnées depuis longtemps par des planches, disparaissaient sous les graffitis. Le Citizens Theatre de Gorbals Street avait été obligé de fermer ses portes définitivement après un siècle de productions sur la scène connue jadis comme le Royal Princess's Theatre. Ces derniers temps, toutes les pièces se jouaient sur l'eau dans les rues environnantes.

Il était resté seul un moment dans la salle d'attente dont l'air se chargeait progressivement d'humidité, avant qu'un homme âgé portant une casquette et un imper gris détrempé pousse la porte et aille s'asseoir à l'autre bout de la pièce. Après un très bref hochement de tête, ce dernier avait entrepris de s'amuser à écraser sous ses semelles les cafards cavalcant sur le carrelage. L'espèce allemande résistante qui infestait la ville s'était réfugiée à l'intérieur des maisons pour survivre à la baisse des températures survenue contre toute attente avec le changement climatique. Ces petits salauds étaient durs à tuer. Fasciné, Brodie le regardait faire depuis quelques minutes quand son attention fut attirée par la télévision où un jingle familier interrompait une succession de publiportages assommants. Ce jingle tout aussi irritant était celui qu'avait adopté l'Eco Party pour annoncer ses interminables émissions politiques avant les prochaines élections.

Le parti sortant, le Scottish Democratic Party dirigé par la charismatique Sally Mack, caracolait en tête des sondages. Le SDP, à la différence de l'EP, ne semblait pas éprouver le besoin de harceler sans cesse les électeurs pour essayer d'obtenir leurs voix. Ce qui lui conférait, d'une certaine manière, un caractère rassurant de confiance, voire de supériorité.

Les Scottish Tories avaient sombré depuis longtemps dans l'oubli, laissant les écologistes incarner la seule véritable opposition. Mais au fur et à mesure que le jour de

l'élection approchait, la campagne de ces derniers piétinait et semblait traduire un certain désespoir.

Leur dernière proposition était la rediffusion du témoignage de Carl Sagan, célèbre scientifique américain du vingtième siècle, devant une commission du Sénat des États-Unis en 1985. Ses cheveux bruns, grisonnant sur les tempes, retombaient négligemment autour de son large crâne. Son visage était dominé par d'énormes lunettes aviateur, reflet peut-être de sa peur de l'avenir. Mais malgré la teneur de son sujet, il parlait d'une voix calme, presque soporifique. Le changement climatique. Thème favori de l'Eco Party. Une préoccupation qui arrivait avec plus de trente ans de retard, pensa Brodie. Et même deux fois plus, à en croire Sagan.

Dans son témoignage sur le changement climatique, Sagan déclarait aux sénateurs : « Comme les effets mettent plus d'une génération humaine à se faire sentir, on a tendance à se dire que ce n'est pas notre problème. Bien sûr, ce n'est le problème de personne. *Pas pendant mon service. Pas pendant mon mandat.* C'est le problème du siècle suivant. Laissons le siècle suivant s'en inquiéter. »

Brodie secoua la tête. On en était déjà à la moitié du siècle suivant et, de toute évidence, personne n'avait pris le problème suffisamment au sérieux.

« Ainsi, dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres, poursuivait-il, nous léguons à nos enfants des problèmes extrêmement graves alors que c'est maintenant que nous devons les résoudre, s'ils peuvent l'être. »

Brodie l'entendait à peine par-dessus le martèlement de la pluie sur le Velux.

« La solution à ce problème exige une perspective qui inclut la planète et l'avenir, parce que nous sommes tous ensemble à l'intérieur de cette serre. »

Par pure curiosité, Brodie chaussa ses nouvelles lunettes. Il sentit les aimants se verrouiller dès que les branches se

connectèrent aux cambres qu'on leur avait demandé, à lui et ses collègues, de porter quand ils étaient en service ; il ordonna à son iCom de vérifier l'authenticité de la vidéo de Sagan. Le vieil homme assis à l'autre bout de la salle d'attente détourna brièvement les yeux de sa chasse aux cafards, se demandant à qui il parlait.

Pendant que son iCom réalisait son scan, Brodie vit un cafard traverser la moitié inférieure du visage de Sagan jusqu'à ses lèvres. Il s'attendait presque à le voir disparaître dans sa bouche et étouffer ses mises en garde. *Scan achevé*, lut-il sur le verre de ses lunettes. *Vidéo authentifiée*. Donc, l'Eco Party avait raison d'affirmer que le monde avait été alerté plus de soixante ans auparavant.

Un porte-parole Eco à la mine sombre apparut à l'écran, exhortant à écraser les Démocrates aux élections, comme si, en fait, le SDP était seul responsable du changement climatique.

Brodie repoussa les lunettes sur son front et poussa un soupir de frustration. Il détestait la politique. Les politiciens débitaient tous des mensonges. Des mensonges différents selon le public qu'ils sollicitaient.

L'ouverture soudaine de la porte du cabinet le ramena brusquement à la triste réalité de la salle d'attente. Une femme d'âge moyen, tête baissée, passa rapidement devant lui et sortit dans le couloir pour s'engager dans la courbe lugubre de l'escalier descendant vers les rues inondées.

Le médecin, plus jeune que Brodie d'une bonne dizaine d'années, était totalement chauve ; il portait un costume en tweed et des lunettes à monture en écaille. Il lui fit signe d'entrer dans son sanctuaire, lui indiqua machinalement un siège, ferma la porte et contourna son bureau, l'air soucieux.

— Putains de cafards, dit-il à la surprise de Brodie.

Sans regarder une seule fois son patient, il fouilla dans les papiers qui noyaient sa table.